

toi là, dans ce fauteuil... Mon Dieu, suis-je bavard et ne t'ai pas encore laissé le temps de placer un mot, monsieur le lieutenant de vaisseau.

—Mon cher Gaston, je ne suis plus rien.

—Que veux-tu dire ?

—J'ai donné ma démission.

—C'était l'idée fixe de madame Lambert. Après tout, je ne te blâme pas. Avec la fortune que tu auras un jour, tu pourras toujours rendre de grands services à la France.

—Il ne faut pas compter sur l'avenir.

—C'est vrai. Jouissons donc du présent. Tu vas rester à Paris, nous nous verrons souvent.

—Je ne sais pas encore ce que je ferai.

—Pour cela, je m'en rapporte à madame Lambert. Comme elle t'aime, mon cher Georges, ta bonne et excellente mère !

—Gaston, j'ai plusieurs choses à te demander.

—Tant mieux.

—Tu es un ami de M. de Borsenne ?

—Georges, répondit gravement Gaston, si j'étais resté l'ami de cet homme, je ne serais plus le tien.

—Voilà une bonne parole, merci. Qu'as-tu pensé de son mariage avec mademoiselle Jeanne de Précourt ?

—Ce que j'ai pensé et ce que tout le monde a pu supposer, n'est pas la vérité. Seules, ta mère et madame de Précourt savent tout.

—C'est vrai. Mais ton opinion, à toi ?

—Mon opinion est que madame de Borsenne est une victime et la plus malheureuse des femmes.

—Pourquoi l'a-t-elle épousé ?

—Le mystère est là. Tu étais à peine en mer, lorsque ce mariage, qui a surpris tout le monde, a été annoncé. Je me suis dit d'abord : mademoiselle de Précourt est une femme comme tant d'autres, fautive, coquette et sans cœur. Mais je me suis vite aperçu que je l'avais mal jugée.

—Pourquoi ne m'as-tu pas écrit tout cela ?

—Défense absolue de madame Lambert.

—Continue.

—Que te dirai-je ? Je suis convaincu qu'il y a là quelque drame épouvantable. Madame de Borsenne déteste son mari, tout le monde le sait ; on l'a compris. M. de Précourt, le plus honnête homme du monde, est le seul qui ne voie rien. Après son mariage, elle est restée dix jours avec sa mère ; elle ne voulait pas aller habiter chez son mari. Pendant les six premiers mois, elle s'est montrée dans quelques salons ; depuis plus de deux ans, on ne l'a vue nulle part. C'est chez sa mère qu'elle a voulu faire ses couches. M. de Borsenne s'est présenté souvent rue Le Peletier ; mais il n'a pas été admis une seule fois dans la chambre de la malade. Madame de Précourt n'a jamais mis le pied chez son gendre, et elle a refusé d'être la marraine de son petit-fils. La vie de M. de Borsenne est absolument la même qu'avant son mariage. Il dépense un argent fou, et je crois qu'il ne reste pas grand-chose de la dot de sa femme. Il commence à emprunter. En ce moment, il entretient très-richement, dit-on, une danseuse de l'Opéra de sixième ordre. Voilà, mon cher Georges, tout ce que je puis te dire sur le ménage de Borsenne.

—Ce sont des renseignements précieux.

—Malheureusement fort incomplets ; mais je te le répète, madame Lambert et la mère de Jeanne exceptées, personne n'en sait davantage.

—Gaston, tu es très répandu dans le monde parisien et tu as acquis une expérience que je n'aurai jamais. Veux-tu me rendre un grand service ?

—Lequel !

—C'est de m'aider à découvrir ce mystère dont tu parlais tout à l'heure.

—Je ferai tout ce que tu voudras, mon cher Georges, mais je ne crois pas au résultat. M. de Borsenne est une énigme vivante.

—Nous en aurons le mot, je te le jure. Devrais-je pour cela fcuiller dans son cœur avec mes mains... ?

—S'il lui en reste.

—Il faut que je sache par suite de quelle ténébreuse infamie Jeanne a été forcée de se jeter dans les bras de cet homme.

—Eh bien ! nous essayerons. Surtout, Georges, pas d'imprudences, pas de folies !

—Sois tranquille ; j'ai la patience du marin ; je saurai attendre.

Quelques jours après cette conversation, Georges apprit que madame de Borsenne, atteinte d'une maladie inconnue, était à la dernière extrémité.

Ce fut pour lui un coup terrible. Il fallut toute l'autorité de sa mère pour l'empêcher de courir à l'hôtel de Borsenne.

Bien qu'on fût au mois de décembre, il passait des heures entières à se promener dans le jardin, se frappant la poitrine, parlant haut et gesticulant comme un insensé.

Où bien, assis sur ce même banc, où quatre ans auparavant il avait longuement causé avec Jeanne, il répétait de mémoire tout ce qu'ils s'étaient dit.

Sa douleur était navrante. Madame Lambert, impuissante à le consoler, en était épouvantée.

—Si Jeanne meurt, se disait-elle, il est capable d'en mourir aussi.

Il lui venait encore une autre pensée qui la faisait frissonner. Elle se rappelait ce regard de Georges qui l'avait tant effrayée. Et elle voyait se dresser devant elle le suicide escorté de toutes ses horreurs.

Trois jours s'écoulèrent, pour la mère et le fils, dans des angoisses mortelles. Le quatrième, on annonça la mort de madame de Borsenne.

Madame Lambert, qui gardait son fils à vue, voulut lui cacher la fatale nouvelle ; mais un mot imprudent d'un domestique lui apprit la vérité.

Il tomba comme une masse, sans connaissance, sur le parquet. On le porta dans sa chambre et on lui prodigua toutes sortes de soins. Madame Lambert envoya chercher Gaston de Sairmaise. Celui-ci passa le reste de la journée et toute la nuit au chevet de son ami. Le lendemain, Georges était mieux et paraissait tout à fait calme. Il remercia vivement Gaston. A neuf heures il se leva et s'habilla.

—Nous allons au convoi, dit-il à son ami.

—Je le veux bien.

Il embrassa sa mère. Elle essaya de le retenir.

—Laissez-le, lui dit Gaston à voix basse ; je ne le quitterai pas.

Ils partirent.

Vers deux heures de l'après-midi, M. de Sairmaise revint chez madame Lambert. Il était seul.

IX

—Et Georges, où donc est Georges ? demanda madame Lambert.

Le jeune homme pâlit.

—Je pensais le retrouver ici, répondit-il.

—Où l'avez-vous quitté ?

—C'est Georges, au contraire, madame, qui m'a abandonné à l'entrée du cimetière. Il a profité d'un instant où je m'approchais de la voiture de M. de Frazeray, qui désirait me parler, pour s'éloigner de moi. Après l'avoir vainement cherché dans la foule, j'ai pensé que ne pouvant plus contenir sa douleur, il s'était décidé à revenir près de vous.

—Vous m'avez promis de veiller sur lui ! s'écria madame Lambert les yeux égarés. Ah ! mon fils est mort !

—De grâce, madame, éloignez cette horrible pensée.

—Vous ne connaissez pas mon fils comme moi, monsieur de Sairmaise ; il est sorti d'ici avec l'idée de suicide.

Gaston se sentit frissonner.

—Je cours à sa recherche, et je vous jure que je vous le ramènerai ! s'écria-t-il.

Et il s'élança hors de la maison.

Madame Lambert tomba à genoux et pria pour son malheureux enfant.

C'est avec intention que Georges avait quitté son ami à l'entrée du cimetière. Seul, il voulait pleurer un instant sur la tombe de Jeanne et lui adresser son dernier adieu. Caché dans le cimetière, et suivant de loin les détails de la cérémonie, il avait attendu que tout le monde se fût éloigné.

Nous avons dit comment des maçons, qui travaillaient tout près du caveau de la famille de Borsenne, l'avaient empêché de s'en approcher.

Il sortit de la nécropole en cherchant dans sa tête le moyen d'y revenir la nuit suivante. Il s'arrêta à l'idée d'escalader le mur d'enceinte.

Il suivit le boulevard extérieur jusqu'à la place où a été élevée depuis la statue du maréchal Moncey. Il descendit l'avenue de Clichy, s'engagea sur celle de Saint-Ouen et prit à droite une rue presque déserte, qui traverse le cimetière et joint les Batignolles à Montmartre.

En marchant il examinait le mur et en mesurait la hauteur. Rue de Maistre il s'arrêta. Un sourire de satisfaction plissa ses lèvres.

—C'est là ! murmura-t-il.

Il arracha une pierre du talus et la plaça contre le mur. Il fit encore plusieurs autres remarques qui devaient lui permettre de reconnaître, au milieu de la nuit, l'endroit qu'il avait choisi. Il gagna rapidement la rue Lepic, revint sur le boulevard extérieur et entra chez un serrurier. Sous ses yeux et sur ses indications, il fit forger quatre longues broches de fer ayant la forme de clous à pointe plate.

Il était près de six heures lorsqu'il revint rue de La Rochefoucauld par la rue Pigalle.

Au même instant, après avoir parcouru tout Paris et être allé en dernier lieu au cimetière du Nord, Gaston de Sairmaise revenait chez madame Lambert découragé, désolé, en proie aux plus sombres appréhensions.

Arrêté sur le trottoir devant la maison, il n'osait pas entrer. Tout à coup il poussa un cri de joie. Georges était devant lui.

—D'où viens-tu donc, Georges ? lui dit-il. Depuis deux heures je te cherche partout. Comment oublies-tu si facilement que ta mère s'inquiète de tout ?

—Oui, je me suis un peu trop attardé.

—Comme te voilà arrangé : tes bottines et ton pantalon sont couverts de boue. Tu es donc allé dans les champs ?

—Dans la plaine de Saint-Ouen.

—Je ne pouvais pas songer à t'y chercher.

—J'avais besoin de respirer au grand air, de m'isoler. —Étrange fantaisie, murmura Gaston. Mais entrons vite, reprit-il, viens rassurer ta mère.

Madame Lambert les accueillit avec un visage souriant. D'une fenêtre, que dans son impatience fébrile elle avait peut-être ouverte cinquante fois, elle venait de les voir causant dans la rue.

Elle dit seulement à son fils :

—J'ai été vivement inquiétée ; une autre fois, Georges, je t'en prie, ne reste pas si longtemps absent, ou bien dis-moi où tu dois aller.

—Chère mère, tu m'aimes trop.

—Vous l'entendez, Gaston ? Ingrat, est-ce qu'une mère a jamais trop aimé son enfant ?

—Je veux pourtant pas que ta tendresse pour moi te rende malheureuse.

—Tu ne changeras pas mon cœur, Georges, autant vaudrait me dire de cesser de t'aimer.

Madame Lambert retint Gaston à dîner. Georges avait faim, il mangea un peu. Dans la soirée, il fut calme et causa volontiers. Sa mère l'observait attentivement.

—Il cherche à se distraire, pensait-elle, à éloigner sa pensée de la pauvre Jeanne. Il est moins préoccupé, la résignation viendra.

L'excellente mère devenait radieuse.

M. de Sairmaise se retira à dix heures et Georges, après avoir embrassé sa mère, entra dans sa chambre. Il changea de vêtements et se jeta tout habillé sur son lit.

A onze heures, avant de se coucher, madame Lambert adressa à Dieu une fervente prière.

—Mon Dieu, disait-elle, ayez pitié de mon fils, donnez-lui le courage de supporter la douleur et la force de résister aux coups terribles qui l'ont frappé ! Qu'un de vos regards descende sur lui, éclaire sa pensée, apaise le trouble de son âme et le console !

Georges ne dormait pas. A minuit, il était debout. Il prit un poignard, qu'il glissa dans sa poitrine, mit son revolver dans sa poche, puis, sans bruit, sortit de sa chambre.

Un instant après, il frappait à la porte vitrée du concierge, qui tira le cordon à moitié endormi. Georges s'élança dans la rue.

Au même moment, la femme de chambre de madame Lambert entra chez sa maîtresse tout effarée.

—Madame, M. Georges vient de sortir s'écria-t-elle.

Madame Lambert se dressa d'un bond, blanche comme une statue de marbre.

—Peut-être est-il encore dans la rue, ajouta la domestique.

Madame Lambert courut à la fenêtre, l'ouvrit et son regard plongea à droite et à gauche dans la demi-obscurité. Georges avait disparu.

Elle poussa un soupir étouffé, recula en chancelant et vint tomber sans connaissance dans les bras de sa femme de chambre.

La reprise de ses sens fut suivie de gémissements et de sanglots.

—Je n'aurais pas dû le quitter ! s'écria-t-elle, je devais veiller près de lui, dans sa chambre. Toute la soirée il affecta d'être tranquille, résigné, c'était pour endormir ma prudence, pour mieux me tromper. Pourquoi ne l'ai-je pas compris.

Et elle s'abimait dans une nouvelle crise de sanglots.

Tous les domestiques sur pied attendaient les ordres de leur maîtresse. Ils étaient consternés ; ils pressentaient l'épouvantable catastrophe dont madame Lambert n'osait point parler devant eux.

La malheureuse femme courait comme une ombre éplorée à travers les pièces de l'appartement. Elle s'écriait à chaque instant :

—Que faut-il faire ? Que faut-il faire ?

Vers quatre heures, elle envoya le maître d'hôtel prévenir Gaston de Sairmaise. Il accourut immédiatement. Madame Lambert l'entraîna dans la chambre de son fils où ils s'enfermèrent. Elle lui montra l'étui vide du revolver et la place qu'occupait le poignard dans une panoplie composée d'armes rares et précieuses.

—Comprenez-vous, Gaston, comprenez-vous ? s'écria-t-elle en se tordant les mains de désespoir.

Le jeune homme était atterré.

Il voulut cependant faire entrer dans le cœur de cette mère désolée un espoir qu'il ne partageait pas lui-même.

—Si Georges était sorti avec la volonté de mettre fin à ses jours, lui dit-il, il vous aurait laissé une lettre d'adieu ; le temps ne lui a pas manqué pour l'écrire.

—Mais, monsieur de Sairmaise, ses armes qu'il a emportées ?

—Paris n'est point si sûr la nuit, madame qu'il ne soit pas prudent de prendre certaines précautions.

—Oh ? Georges n'a pas songé à cela.

—Pourquoi, madame ? Il sait, comme tout le monde, que les attaques nocturnes deviennent de plus en plus fréquentes.

Gaston, vous cherchez à me tranquilliser ; mais vous n'êtes pas convaincu, avouez-le.

—Je suis inquiet, madame, et non désespéré. Georges est une nature ardente, passionnée, exaltée même. Mais permettez-moi de le défendre contre vous ; il a l'âme vaillante et le cœur haut placé. Un homme comme lui,